

Inauguration du Monument

élevé à Uriage-les-Bains le seize juillet mil neuf cent douze

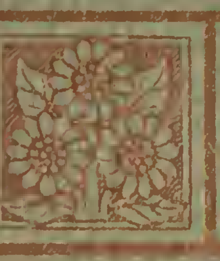
à la Mémoire du

Dr Adrien Doyon

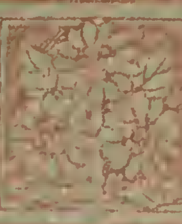
« *Les Hommes qui ont été utiles*
« *aux autres ne disparaissent pas en*
« *entier : ils survivent dans la mémoire*
« *du Peuple.* »

Professeur A. LACASSAGNE.









Monument élevé par souscription
à Uriage-les-Bains (Isère)
à la Mémoire du Docteur Adrien Doyon.

Inauguration du Monument

élevé à URIAGE-les-BAINS
le SEIZE JUILLET MIL
NEUF CENT DOUZE

à la Mémoire du

Dr Adrien DOYON

« Les Hommes qui ont été utiles
« aux autres ne disparaissent pas en
« entier : ils survivent dans la mémoire
« du Peuple. »

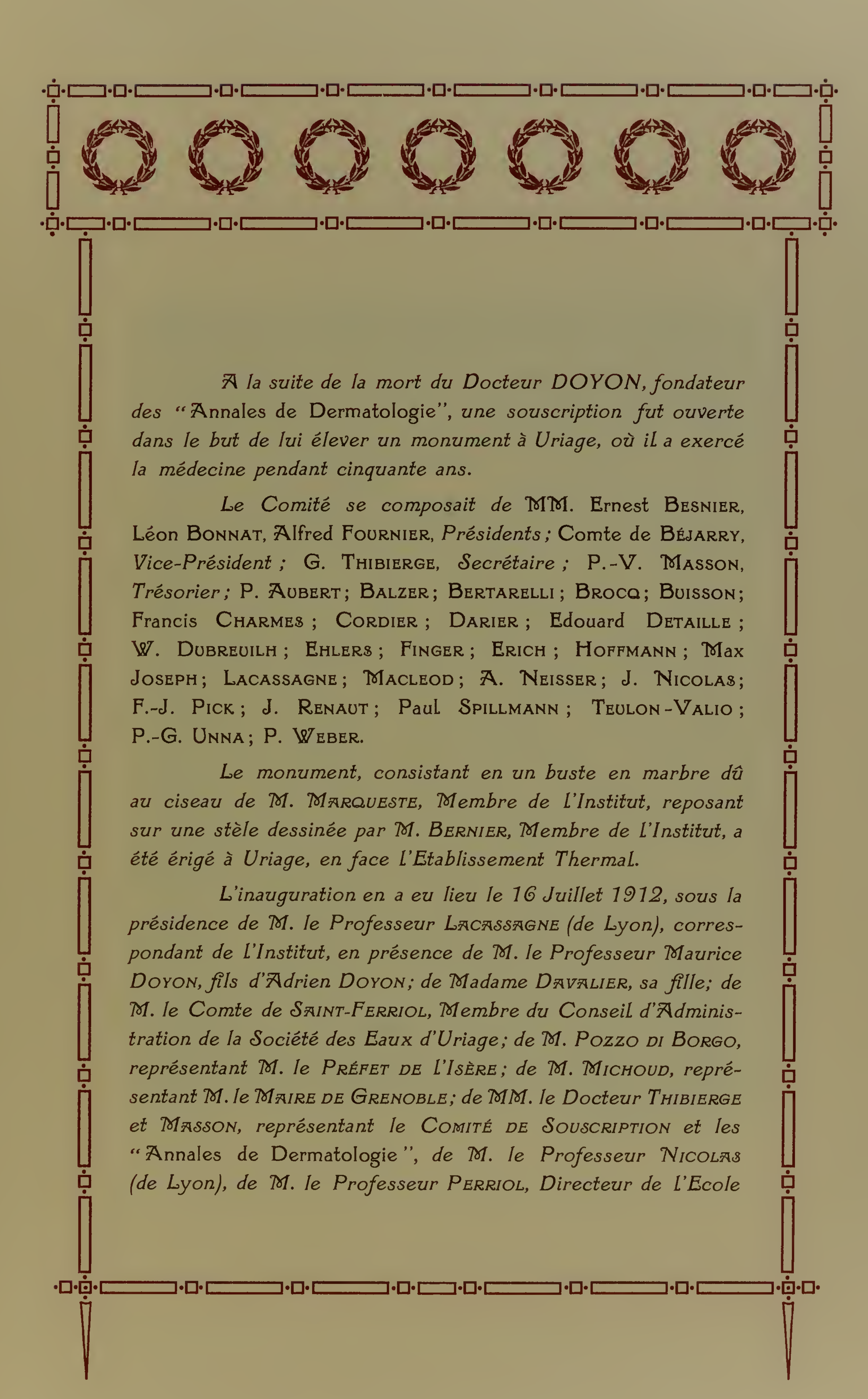
Professeur A. LACASSAGNE.

IL a été tiré de cet Ouvrage Deux Cent Cinquante Exemplaires sur Papier Vélin lisse à la forme des MANUFACTURES de VAN GELDER ZONEN (Hollande), numérotés à la Presse de 1 à 250.

Exemplaire N° 44



ADRIEN DOYON

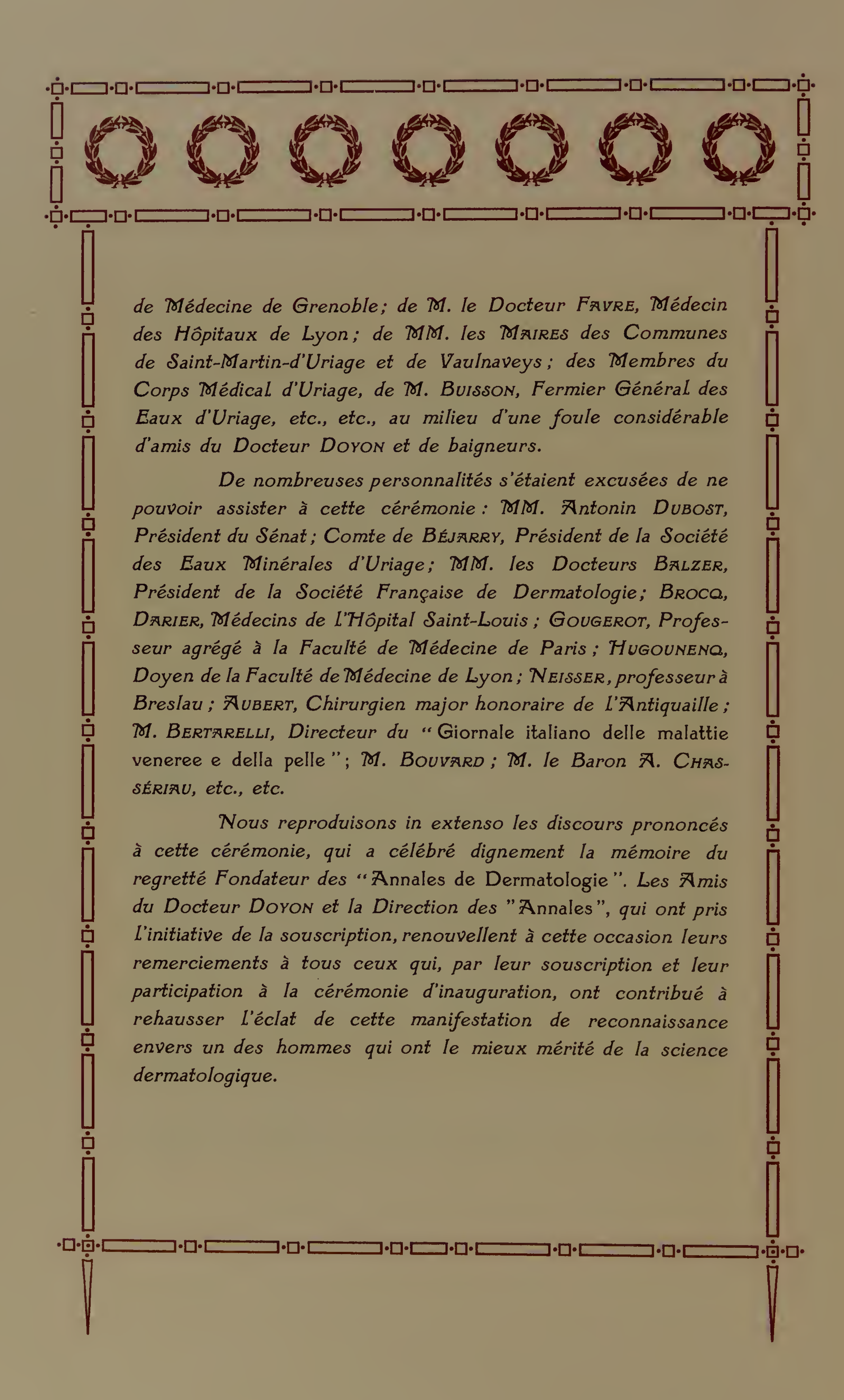


A la suite de la mort du Docteur DOYON, fondateur des "Annales de Dermatologie", *une souscription fut ouverte dans le but de lui élever un monument à Uriage, où il a exercé la médecine pendant cinquante ans.*

Le Comité se composait de MM. Ernest BESNIER, Léon BONNAT, Alfred FOURNIER, *Présidents ;* Comte de BÉJARRY, *Vice-Président ;* G. THIBIERGE, *Secrétaire ;* P.-V. MASSON, *Trésorier ;* P. AUBERT ; BALZER ; BERTARELLI ; BROCQ ; BUISSON ; Francis CHARMES ; CORDIER ; DARIER ; Edouard DETAILLE ; W. DUBREUILH ; EHLERS ; FINGER ; ERICH ; HOFFMANN ; Max JOSEPH ; LACASSAGNE ; MACLEOD ; A. NEISSER ; J. NICOLAS ; F.-J. PICK ; J. RENAUT ; Paul SPILLMANN ; TEULON-VALIO ; P.-G. UNNA ; P. WEBER.

Le monument, consistant en un buste en marbre dû au ciseau de M. MARQUESTE, Membre de l'Institut, reposant sur une stèle dessinée par M. BERNIER, Membre de l'Institut, a été érigé à Uriage, en face l'Etablissement Thermal.

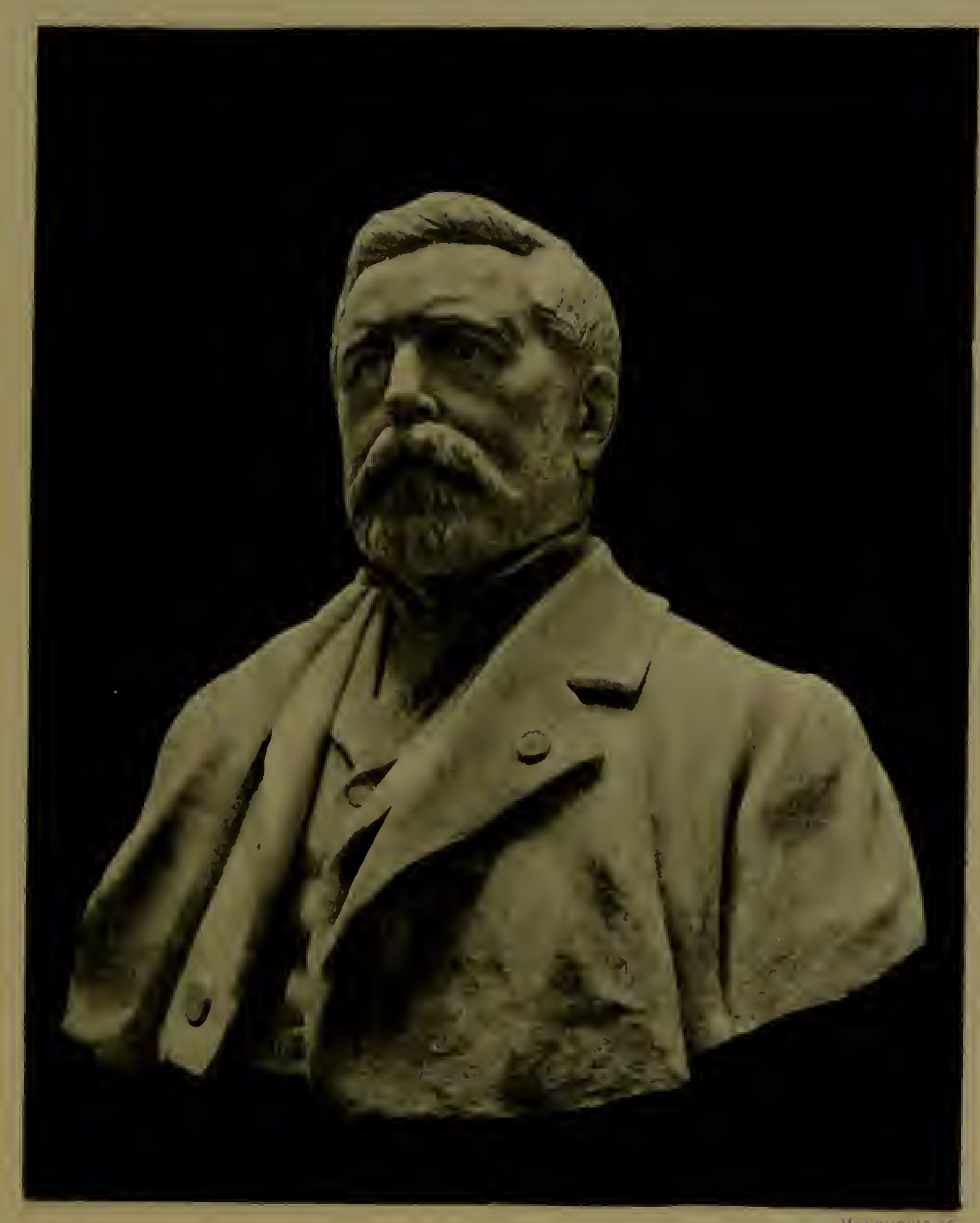
L'inauguration en a eu lieu le 16 Juillet 1912, sous la présidence de M. le Professeur LACASSAGNE (de Lyon), correspondant de l'Institut, en présence de M. le Professeur Maurice DOYON, fils d'Adrien DOYON ; de Madame DAVALIER, sa fille ; de M. le Comte de SAINT-FERRIOL, Membre du Conseil d'Administration de la Société des Eaux d'Uriage ; de M. POZZO DI BORGO, représentant M. le PRÉFET DE L'ISÈRE ; de M. MICHOUD, représentant M. le MAIRE DE GRENOBLE ; de MM. le Docteur THIBIERGE et MASSON, représentant le COMITÉ DE SOUSCRIPTION et les "Annales de Dermatologie", *de M. le Professeur NICOLAS (de Lyon), de M. le Professeur PERRIOL, Directeur de l'Ecole*



de Médecine de Grenoble; de M. le Docteur Favre, Médecin des Hôpitaux de Lyon; de MM. les Maires des Communes de Saint-Martin-d'Uriage et de Vaulnaveys; des Membres du Corps Médical d'Uriage, de M. Buisson, Fermier Général des Eaux d'Uriage, etc., etc., au milieu d'une foule considérable d'amis du Docteur Doyon et de baigneurs.

De nombreuses personnalités s'étaient excusées de ne pouvoir assister à cette cérémonie : MM. Antonin Dubost, Président du Sénat; Comte de Béjarry, Président de la Société des Eaux Minérales d'Uriage; MM. les Docteurs Balzer, Président de la Société Française de Dermatologie; Brocq, Darier, Médecins de l'Hôpital Saint-Louis; Gougerot, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris; Hugounenq, Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon; Neisser, professeur à Breslau; Aubert, Chirurgien major honoraire de l'Antiquaille; M. Bertarelli, Directeur du "Giornale italiano delle malattie veneree e della pelle"; M. Bouvard; M. le Baron A. Chassériau, etc., etc.

Nous reproduisons in extenso les discours prononcés à cette cérémonie, qui a célébré dignement la mémoire du regretté Fondateur des "Annales de Dermatologie". Les Amis du Docteur Doyon et la Direction des "Annales", qui ont pris l'initiative de la souscription, renouvellent à cette occasion leurs remerciements à tous ceux qui, par leur souscription et leur participation à la cérémonie d'inauguration, ont contribué à rehausser l'éclat de cette manifestation de reconnaissance envers un des hommes qui ont le mieux mérité de la science dermatologique.



Marqueste sc.

DOCTEUR ADRIEN DOYON

(1827-1907)



DISCOURS

de M. le Professeur A. LACASSAGNE

Correspondant de l'Institut



DISCOURS

de M. le Professeur A. LACASSAGNE
Correspondant de l'Institut

MESDAMES, MESSIEURS,

IL me semble que vous devez être surpris de voir à cette place un inconnu pour beaucoup d'entre vous. Je suis moi-même étonné du concours de circonstances qui me fait occuper la Présidence.

Cette place était celle de M. Léon Bonnat, membre de l'Institut, qui, retenu loin de nous par une indisposition, m'a chargé de vous lire la lettre suivante :

MONSIEUR,

A mon grand regret, il ne m'est pas possible de me rendre à Uriage pour inaugurer le monument de notre cher ami Doyon. L'état de ma santé ne me permet pas d'entreprendre un voyage long et fatigant, par les journées chaudes que nous traversons. Doyon lui-même, ainsi que je l'écrivais à un ami, eût été le premier à me le déconseiller.

Je regrette vivement qu'il en soit ainsi.

J'aurais aimé à me rappeler sous ses fenêtres, à l'endroit même

où je l'ai connu, les heures pleines de charme passées auprès de lui. J'aurais aimé à faire revivre dans ma mémoire les preuves d'affection et de tendre amitié qu'il ne cessa de me prodiguer. Et ce n'est pas sans une émotion bien vive que je me souviens de ces temps déjà lointains où je me jetais dans ses bras en arrivant à Uriage.

Les souvenirs de mon séjour près de lui abondent : ce sont nos promenades sous les grands tilleuls du parc à la fin de ces journées si remplies, promenades souvent interrompues à l'annonce d'un baigneur qui réclamait ses soins, et, dans ces cas-là, il oubliait ses fatigues et se précipitait chez son malade. Et je n'oublie pas nos conversations, ses paroles si éloquentes, si riches en aperçus de toutes sortes. Il avait tous les dons. Mais ce que j'aimais en lui, par-dessus tout, c'était son dévouement, sa bonté, la bonté de son cœur cachée parfois sous des brusqueries imprévues, mais si réelle au fond!

Hélas! il n'est plus, notre vieil ami : il ne nous reste que son souvenir. Toutefois, le beau monument que nous inaugurons, monument que nous devons à la collaboration de deux de mes amis, Marqueste et Bernier, sera là pour remémorer fidèlement ses traits si nobles et pour rappeler aux jeunes générations la place considérable qu'avait su prendre cet homme éminent.

Là s'arrête la mission que j'aurais dû remplir. Je n'aurais pu parler que de l'homme privé, de l'homme que j'ai tendrement aimé. A vous, Monsieur, à vous dont il parlait toujours avec une vive admiration, de raconter ses travaux, son œuvre féconde si bienfaisante, et de rappeler sa vie si brillamment remplie.

LÉON BONNAT.

MESDAMES, MESSIEURS,

M. Bonnat aurait su, mieux que je ne puis le faire, remercier les autorités ou corps constitués qui se sont fait représenter ici.

M. Bonnat vous aurait expliqué l'attraction que Doyon exerçait sur les artistes, son esthétique assurée, sa connaissance des Ecoles de peinture, son admiration pour les Primitifs, le culte qu'il avait pour les Hollandais; ce qui ne l'empêchait pas de s'enthou-

siasmer pour les grands coloristes : Rubens, Eugène Delacroix, Henri Regnault.

Voilà à peu près ce que j'ai retenu d'une conversation sur l'art avec Doyon, en 1906, dans son appartement de l'Ancien Hôtel. J'ai compris alors son affinité artistique et l'écho que de pareils goûts avaient dû trouver chez Hébert, chez MM. Bonnat et Detaille.

Doyon était une nature fine, d'intelligence vive, au jugement droit et solide, avec une mémoire heureuse qu'il a développée par l'étude des langues. J'ajoute que sa qualité maîtresse était la volonté mettant à son service une activité soutenue, la continuité dans l'effort, et comme l'entêtement pour le succès d'un plan préétabli. Vous vous expliquez ainsi sa réussite dans le développement d'Uriage, qui fut l'occupation et même la préoccupation d'une grande partie de sa vie.

Il aimait sincèrement tout ce qui concourait à la vie et à la prospérité de l'Etablissement. Il était en relations d'amitié avec la noble famille de Saint-Ferriol. Il aidait par ses conseils, avec autorité et affection, le Fermier Général, M. Buisson, dont il avait pressenti les remarquables aptitudes. Doyon sympathisait avec les baigneurs et devenait bientôt le conseiller des familles, le docteur préféré par les enfants. Mais, par dessus tout, il s'intéressait au personnel dont il appréciait l'aide indispensable et l'infatigable dévouement. Sa sollicitude pour les malheureux et les indigents se manifesta dès le début en constituant pour eux une Caisse de Secours et en leur procurant le bénéfice du traitement thermal.

Ce n'est pas tout, et il me plaît d'insister sur sa bonté et ses sentiment altruistes. L'homme se rend plus utile par les qualités du cœur que par celles de l'esprit.

Mieux qu'un autre, comme ancien médecin militaire, je n'ai pu lire sans émotion ses « *Notes et Souvenirs d'un Chirurgien d'Ambulance* ». Il raconte les péripéties de la deuxième ambulance lyonnaise, du 20 octobre 1870 au 10 Mai 1871, les dangers et les misères d'installations de fortune, n'ayant pas toujours le nécessaire pour panser, coucher et même nourrir les blessés. Il dit la situation critique à Poupry, près d'Orléans, et plus tard, au milieu du mois de

décembre de l'Année terrible, par une température glaciale, un voyage de *300 kilomètres* effectué en *18 jours* et qu'avait imposé l'autorité prussienne pour le rapatriement de l'ambulance par le Grand-Duché de Bade et la Suisse.

Nous savons, dans cet interminable calvaire, le rôle actif joué par Doyon, les souffrances endurées, les grands services qu'il a rendus aux blessés. Dans cette brochure, Doyon ne parle pas de lui, mais il gémit pour ses compagnons. Il s'apitoie sur les malades dont il était responsable, et, de temps en temps, s'échappe comme une plainte le mot de « *Patrie* », seul réconfort aux misères contre lesquelles il se sentait impuissant.

Notre ami fut un vrai patriote : le Gouvernement de la République le nomma Chevalier de la Légion d'Honneur en 1871.

Tel est, à grands traits, le portrait moral d'Adrien Doyon. Beaucoup d'entre vous ont connu l'homme, dont les traits, si bien reproduits par M. Bonnat en 1887, constituent une des belles toiles du Musée de Grenoble. Cette symphonie en blanc majeur représente bien Doyon tel qu'il est resté dans mon souvenir : la tête relevée et puissante d'un doux entêté, l'œil fin et scrutateur derrière le lorgnon, un semblant de sourire bienveillant sur les lèvres, l'aspect dru et robuste indiquant ce que Montaigne a appelé « le plaisir solide, charnu et moelleux de la Santé ».

A ce moment, son fils Maurice Doyon, mon ami et collègue à la Faculté de Médecine de Lyon, parcourait une brillante carrière scientifique et prenait bientôt place parmi les éminents physiologistes français.

D'autres vous diront les mérites scientifiques du savant dont nous avons le buste sous les yeux. J'ai voulu, nos familles étant unies depuis longtemps, ne parler que de ses sentiments généreux.

Sa vie fut toute de dévouement à une idée : il a constamment pensé et travaillé pour Uriage.

Les hommes qui ont été utiles aux autres, ceux qui ont travaillé pour la Patrie ou l'Humanité ne disparaissent pas en entier : ils survivent dans la mémoire du peuple.

La gloire est le soleil des morts, une résurrection permanente. Il était juste, il était utile et nécessaire que le souvenir d'Adrien Doyon fut ainsi manifesté aux yeux de tous, à Uriage, comme une preuve durable de la reconnaissance publique.



DISCOURS

de M. le Docteur G. THIBIERGE

Médecin de l'Hôpital Saint-Louis

Directeur des "Annales de Dermatologie"

Secrétaire du Comité de Souscription



DISCOURS

de M. le Docteur G. THIBIERGE

Médecin de l'Hôpital Saint-Louis
Directeur des " Annales de Dermatologie "
Secrétaire du Comité de Souscription

MESDAMES, MESSIEURS,

PERFECTIONNER sans cesse l'outillage thérapeutique de cette Station, dégager avec précision les indications auxquelles répondent ses Eaux, la faire connaître par ses publications, la rendre à la fois bienfaisante et célèbre à l'égal des Thermes les plus réputés, y attirer par sa notoriété, y guérir par ses soins assidus d'innombrables malades ; faire progresser par ses recherches, par ses observations cliniques, la médecine et en particulier l'étude des maladies de la peau ; se dévouer à une sorte de libre-échange scientifique en faisant connaître à l'étranger les découvertes des médecins français et en initiant ceux-ci aux travaux, aux doctrines des médecins étrangers : tels furent les multiples modes d'activité que dût se proposer Adrien Doyon lorsque, en 1858, il prit la résolution de se fixer à Uriage, aux portes de Grenoble, sa ville natale ; tel fut le labeur considérable que, pendant tout un demi-siècle, œuvra sans arrêt, sans défaillance, sans fatigue apparente cet inlassable travailleur.

C'est cette œuvre, à la fois une dans son but humanitaire et strictement scientifique, variée en apparence dans ses moyens, qui lui a valu, de tant de parts, en tant de milieux, en tant de pays, tant de reconnaissance. C'est parce que, en vaillant ouvrier, il s'y consacra sans relâche, que tous, Collaborateurs, Collègues, Confrères, Disciples, Patients reconnaissants, Amis et Parents, nous sommes aujourd'hui réunis.

C'est en pieux hommage de notre gratitude à tous que nous avons voulu, administrateurs, médecins et gens du monde, que, ici, en ce lieu qu'il anima de sa vaillante initiative, de son labeur persévérant, où il fit rayonner sa vigoureuse intelligence, qu'il dénonça comme un Site privilégié de cure et d'usinage thérapeutique, sa mémoire fût honorée et ses traits fussent conservés.

Du rôle de Doyon comme Hydrologue, comme Clinicien, comme Pathologiste, il revient de droit à d'autres de vous entretenir. J'ai mission, parlant au nom de mes collègues du Comité des *Annales de Dermatologie,* de rappeler son œuvre de Vulgarisation scientifique.

Pour juger à son exacte valeur l'œuvre de vulgarisateur de Doyon, il faut s'abstraire de l'heure présente. Les générations actuelles sont, pour le plus grand bien de tous, averties de tout ce qui se fait et se passe à l'étranger dans la sphère de leur activité. Les relations internationales quotidiennes, le reportage quelque peu outrancier de notre époque, font connaître au jour le jour, parfois même avec trop d'éclat et de hâte, toutes les découvertes scientifiques du monde entier. Les plus jeunes de nos élèves savent ce qui se fait aujourd'hui et ce qui a été découvert hier dans les cliniques de Londres ou de Naples, dans les laboratoires de Berlin ou de Vienne, voire même de Tokio ; ils connaissent la dernière technique opératoire des chirurgiens de New-York et peuvent comparer les doctrines des maîtres de Paris et de Lyon avec celles des pathologistes de Francfort ou de Copenhague. La science est devenue internationale, pour la satisfaction des curieux, pour le profit des chercheurs, et souvent au grand bénéfice des malades.

Il n'en était pas de même vers 1860, lorsque Doyon entreprit ses premiers voyages en Allemagne.

Dans le champ de la dermatologie deux écoles régnaient : l'une à Paris, personnifiée par Bazin, l'autre à Vienne, gouvernée par Ferdinand Hebra. Leurs doctrines étaient opposées autant qu'il était possible, leurs enseignements thérapeutiques divergents à l'excès. Elles ignoraient tout, ou à peu près, l'une de l'autre. Leurs chefs n'avaient nul souci de s'entendre, ni de se comprendre.

Des Maîtres de l'Antiquaille, en particulier de l'Observateur impeccable, du Pathologiste génial dont les assertions et les vues ne se sont jamais trouvées en défaut, — j'ai nommé Joseph Rollet, — Doyon avait reçu à Lyon une initiation dermatologique dérivée des doctrines de Bazin. Poussé par une curiosité toute scientifique, il voulut connaître ce qui s'enseignait à l'étranger et, ayant connu les doctrines viennoises, pensa qu'elles valaient d'être comparées aux doctrines françaises. Rares étaient alors, même dans l'élite du corps médical, ceux qui pouvaient comprendre dans le texte original les œuvres des médecins allemands. Doyon résolut, en traduisant le traité magistral de Hebra, de mettre tous ses compatriotes à même d'apprécier les vues pathologiques et les conceptions thérapeutiques du Maître viennois, d'en discerner les formules heureuses comme les points faibles, de voir par où et comment la doctrine viennoise méritait de se substituer à la doctrine française ou de lui céder le pas.

Par lui, toute une génération médicale apprit que, hors de France, existait une Ecole dermatologique de haute valeur et qu'il était urgent de profiter de ses enseignements en les adaptant à notre génie national.

Cette première traduction marque une date dans l'histoire de l'évolution médicale ; elle est à l'orée d'une transformation dans les habitudes de travail et de penser des médecins français.

Après le livre de Hebra, Doyon traduisit le traité des maladies du cœur de Friedeich, et quelques années plus tard, les leçons du successeur de Hebra, Moritz Kaposi. Annotées par Ernest Besnier, deux éditions successives de cette dernière œuvre, devenues en fait un véritable traité austro-français de dermatologie, ont été comme le bréviaire dermatologique des médecins de ma génération. Puis, ce furent les œuvres de Neisser, d'Auspitz, de Finger, d'Unna,

un traité d'hydrologie de H. Parkes, classique en Angleterre, dont Doyon mit entre nos mains un texte français d'une exactitude toujours scrupuleuse.

S'il était audacieux et original de publier en 1868 le premier volume de la traduction du traité de Hebra, peut-être était-il plus téméraire encore de faire paraître cette même année le premier fascicule d'un périodique français exclusivement consacré à une branche spéciale de la médecine. Quelques tentatives faites précédemment avaient presque toutes échoué misérablement et n'en encourageaient guère de nouvelles ; le *Giornale Italiano delle malattie veneree e della pelle,* fondé à Milan par Soresina, n'avait encore que deux ans d'existence ; personne, à l'apparition des *Annales de Dermatologie,* n'aurait pu présager quelle riche, peut-être même excessive floraison se produirait, en tous pays, de périodiques réservés aux diverses spécialités médicales.

Il a fallu à Doyon, pour remplir ici encore un rôle de précurseur et d'initiateur, une foi robuste dans l'utilité de sa tentative, dans le rôle qu'un semblable périodique pouvait jouer comme organe de vulgarisation internationale.

Ses relations personnelles avec le chef d'une grande maison d'édition médicale, esprit largement ouvert aux progrès scientifiques et aux initiatives fécondes, Victor Masson, lui permirent de réaliser cette tentative. La collaboration des plus réputés spécialistes de Paris et de Lyon, auxquels il sut faire partager sa foi, s'affirma dès l'apparition du nouveau journal par la publication de travaux de premier ordre et y marqua pour toujours l'empreinte la plus hautement scientifique. La connaissance approfondie que Doyon avait des langues étrangères et sa prodigieuse activité lui permirent d'y faire connaître, par d'innombrables analyses, les travaux spéciaux publiés en tous pays. Pendant quarante ans, Doyon resta le rédacteur fécond de ce journal : le soir même de sa mort, il en corrigeait encore les épreuves.

Par ses traductions, comme par la fondation des *Annales*, Doyon a, plus que personne, contribué à la diffusion de la Science dermatologique ; plus que personne il a préludé et fait la voie à ce

mouvement qui porte aujourd'hui les Travailleurs de tous les pays à se connaître, à se comprendre, à se juger et à s'estimer lorsqu'ils sont sincères et animés vraiment de l'esprit scientifique.

Son œuvre de vulgarisation a sans doute eu pour point de départ une visée patriotique, le désir de fournir aux médecins, ses compatriotes, les moyens d'élargir le champ de leurs connaissances : elle a abouti à une Œuvre d'intérêt international. Une fois de plus, Doyon a montré que, si l'homme a une Patrie, le savant sait, sans rien sacrifier de son culte et de son amour pour cette Patrie, contribuer au bien-être de l'humanité tout entière et accepter la collaboration de tous les amis de l'humanité, quels que soient leur race et leur langage.

Peu après la mort de Doyon, plusieurs de ses amis de Paris, de Lyon et d'Uriage se groupèrent pour préparer l'hommage auquel vous vous associez aujourd'hui.

L'un d'eux, mon vénéré maître Ernest Besnier, est mort sans avoir vu réaliser son dessein ; il était au premier rang des amis de Doyon, auquel l'unissaient une étroite collaboration, une intime communauté d'idées et de pensées, et dont le nom, dans l'histoire de la dermatologie, est inséparable du sien. Il convenait que sa mémoire fût aujourd'hui associée à celle de son fidèle ami et collaborateur.

Deux autres, par leur présence simultanée à la tête du Comité de souscription, en ont attesté le double caractère, à la fois médical et amical : le professeur Alfred Fournier, le maître respecté de la Dermatologie française, et M. Léon Bonnat, le maître de la Peinture française, le même qui a fixé sur l'admirable toile du Musée de Grenoble les traits de son cher Docteur.

Grâce au concours empressé de la Société des Eaux Minérales d'Uriage, représentée dans le Comité par M. le Comte de Béjary ; à celui de nos savants et excellents confrères d'Uriage ; grâce au dévouement sans bornes de l'aimable Fermier Général des Eaux, M. Buisson ; grâce à l'inlassable activité de mon éminent ami, M. Pierre Masson, qui, fidèle aux traditions de sa famille, fut l'éditeur et l'ami de Doyon ; grâce aux souscriptions qui nous sont venues de toutes parts, tant des amis et des médecins de France que des confrères étrangers les

plus illustres, nous avons pu réaliser notre projet et élever à la mémoire d'Adrien Doyon, dans cette bourgade du Dauphiné qui fut sa petite Patrie, un monument modeste, mais d'une haute signification morale, car il est l'hommage d'une gratitude non seulement française, mais véritablement internationale.

Un des Maîtres de la Sculpture française, M. Marqueste, a bien voulu, sur la demande de M. Bonnat, exécuter le buste qui surmonte ce monument ; pour la bonne grâce avec laquelle il accepta la tâche toujours ingrate de reproduire des traits qu'il n'avait pas connus, il a droit aux remerciements que le Comité de souscription m'a chargé de lui exprimer aujourd'hui.

Son œuvre magistrale fait revivre — et c'est là le seul, mais bien sincère éloge, qu'un profane comme moi puisse se permettre d'adresser à un maître tel que lui, — fait revivre, dis-je, la physionomie à la fois robuste et calme de Doyon ; on y retrouve son regard doux et ferme ; on y sent la volonté agissante et réfléchie qui l'animait.

La gracieuse stèle sur laquelle repose le buste de Doyon, véritable bijou du genre, qui la fait ressortir comme un élégant écrin met en valeur une belle pièce d'orfèvrerie, a été dessinée par un éminent architecte, M. Bernier, que j'ai le devoir et le plaisir de remercier de son aimable concours.

L'exécution de la stèle, la décoration florale qui entoure le monument, font le plus grand honneur à M. Murienne, entrepreneur, et à M. Ginet, horticulteur, et révèlent à ceux qui ne le connaissaient pas encore la délicatesse du goût dauphinois.

A tous ceux qui, à des titres divers, nous ont prêté leur concours pour l'exécution du monument et l'organisation de cette cérémonie, je dis encore une fois merci.

MESDAMES, MESSIEURS,

Au nom du Comité de la Souscription, au nom de tous les Souscripteurs, j'ai l'honneur de remettre à la Société des Eaux Minérales d'Uriage le monument élevé à la mémoire du Dr Adrien

Doyon. J'ai confiance qu'elle vous sera reconnaissante à tous de cet hommage rendu au Médecin qui a le plus contribué à établir la renommée de cette Station, et qu'elle sera fière du dépôt que lui donnent mission de conserver les Amis, les Collègues, les Confrères d'Adrien Doyon.

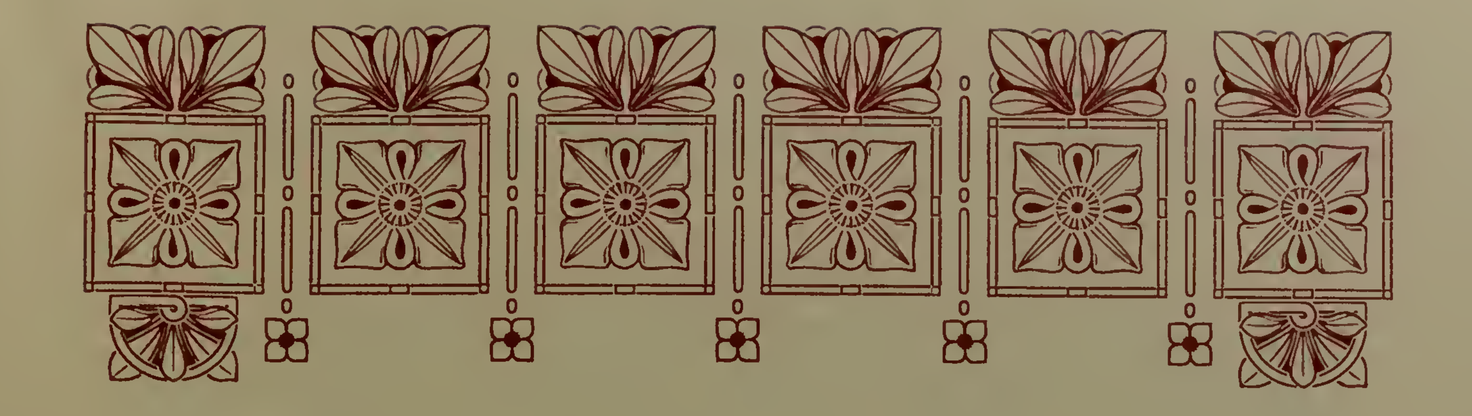
Elle pourra, avec un légitime orgueil, montrer son image à tous ceux qui viennent ici chercher la santé, car nul mieux que lui ne personnifiait au physique et au moral cette race dauphinoise dont un Maître géographe a dit : « C'est un peuple de bonne souche, de rare énergie, d'intelligence vive, une race de forte trempe. »



DISCOURS

de M. le Docteur **BALZER**

Médecin de l'Hôpital Saint-Louis, Membre de l'Académie de Médecine
Président de la Société Française de Dermatologie



DISCOURS

de M. le Docteur BALZER

Médecin de l'Hôpital Saint-Louis, Membre de l'Académie de Médecine
Président de la Société Française de Dermatologie

MESDAMES, MESSIEURS,

LORSQUE les médecins ont à célébrer la mémoire d'un de leurs confrères, il s'agit le plus souvent d'un homme qui a occupé une haute situation dans l'enseignement, soit à la Faculté, soit dans les hôpitaux. Aujourd'hui ce n'est pas une personnalité officielle que nous venons louer à l'occasion du monument qui lui est élevé, mais un simple praticien. Le Docteur Doyon a été et a voulu être dans sa vie avant tout un médecin de ville d'eaux, le médecin d'Uriage, et c'est comme tel qu'il s'est acquis la haute et légitime réputation que nous consacrons à cette heure.

En effet, il éclate aux yeux de tous que la vie du Docteur Doyon peut être proposée comme un modèle à ceux de nos confrères qui suivent la même carrière que lui. L'excellente direction qu'il a su donner à ses travaux a certainement dû frapper l'esprit de certains d'entre nous, car on pourrait citer plusieurs médecins hydrologues qui ont semblé s'inspirer des exemples que

M. Doyon avait donnés et qui ont orienté leur vie médicale comme il avait orienté la sienne.

Laborieux et entreprenant, M. Doyon a compris de bonne heure que son actif tempérament ne se contenterait pas des occupations, si absorbantes qu'elles puissent être, que comporte la saison annuelle d'Uriage. De bonne heure, il avait distingué les lacunes qui existaient dans l'organisation des études relatives aux maladies qu'il était chargé de combattre dans cette station, et il avait recherché les moyens de les combler.

Le premier de ces moyens, à ses yeux, était de ne pas restreindre ses efforts à l'étude des travaux qui se produisent dans l'Ecole Nationale, mais aussi de connaître et d'indiquer aux autres ce qui se fait d'important dans les écoles étrangères : de là l'idée de la traduction du *Traité des Maladies de la Peau,* de Hebra, qui parut en 1868, et qui réveillait, dans notre Ecole dermatologique, le goût de la comparaison et de la critique.

Mais M. Doyon tenait encore plus à ce que la pensée française fût accueillie avec faveur et même provoquée à se manifester : de là l'idée de la création des *Annales de Dermatologie.*

On peut donc dire que c'est dans cette courte époque, qui s'écoule entre 1867 et 1869, que M. Doyon a vécu les années les plus caractéristiques de sa vie entière, celles qui ont réalisé, d'emblée pour ainsi dire, les idées directrices qui l'ont guidé pendant toute sa carrière de médecin et de savant. M. Doyon eût-il succombé après cet effort que son nom n'aurait jamais été oublié : car l'intérêt de son initiative, heureusement comprise dès le début, a été plus que démontré dans la série des années qui ont succédé à la fondation des *Annales.*

Je ne ferai donc que mentionner le développement méthodique du programme indiqué par les premières œuvres de M. Doyon, les nombreuses et utiles traductions d'auteurs étrangers que nous lui devons, et surtout son heureuse amitié avec les maîtres de la dermatologie contemporaine, Diday, Ernest Besnier et le Professeur Fournier, qui trouvèrent en lui un précieux collaborateur.

Les lectures incessantes que faisait M. Doyon lui avaient

inspiré le désir de connaître personnellement les dermatologues les plus célèbres. Il voyageait fréquemment à l'étranger pour s'entretenir avec eux, il allait partout visiter les cliniques et les laboratoires, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Autriche. Il rapportait de ces voyages des enseignements précieux et savait en faire profiter la médecine française. Et c'est ainsi que, tant qu'il en eut la force, M. Doyon, par ses lectures, par ses voyages, remplit le beau programme qu'il s'était tracé et grâce auquel il utilisa si fructueusement les loisirs que lui laissait sa situation de médecin hydrologue.

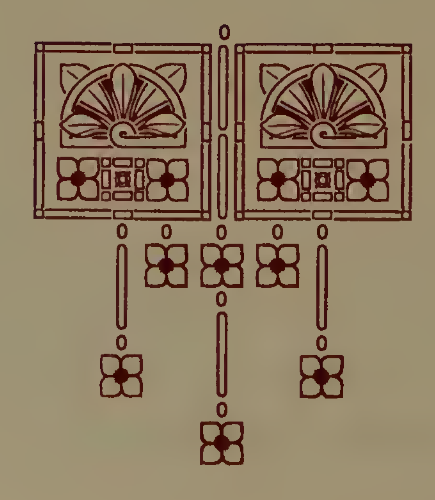
Ce n'est pas tout : M. Doyon trouvait encore le temps de s'occuper inlassablement des intérêts de la station d'Uriage. Né à Grenoble en 1827, M. Doyon, en se fixant à Uriage, s'était identifié avec ce pays. Certainement, pendant qu'il se livrait à son labeur infatigable, on aurait toujours trouvé au fond de son cœur l'immense désir qu'il avait de faire profiter Uriage de ses efforts. Il suffisait de causer quelques instants avec lui de sa belle station, de l'entendre parler de ses eaux, de la beauté des sites, de l'utilité que tous les médecins avaient à la faire connaître dans l'intérêt de leurs malades. Aussi l'œuvre de M. Doyon contient-elle de nombreuses preuves de cette affection à la fois filiale et tutélaire, et la bibliographie des eaux d'Uriage a été enrichie par lui d'ouvrages qui seront toujours consultés avec fruit.

Je n'ai pas à m'étendre sur cette partie pourtant si intéressante de la carrière de M. Doyon ; ceux qui en ont été les témoins montreront les raisons de son grand succès de clientèle, ses talents spéciaux de praticien, son affabilité, son dévouement professionnel constant. Faut-il s'étonner après tout cela que la clientèle et les honneurs soient venus à lui et qu'il ait été successivement officier de la Légion d'honneur, membre correspondant puis membre associé national de l'Académie de Médecine?

Appelé aujourd'hui, comme Président de la Société française de Dermatologie, à faire l'éloge de M. Doyon, je n'ai pas pu m'étendre sur sa carrière de vulgarisateur. J'ai cependant le devoir de dire ce qu'il a été en tant que membre de notre Société. M. Doyon venait souvent à Paris, mais il y restait trop peu de

temps pour participer très activement à nos séances, et il n'a pas pu davantage, à cause des époques de l'année où ils se tenaient, participer aux Congrès Internationaux de Dermatologie. Mais ces œuvres diverses, et notamment la Société française de Dermatologie, étaient l'objet de son attention et de sa sympathie. C'était un ami dévoué de la Société et il a tenu à donner un témoignage de son affection à l'hôpital Saint-Louis en lui léguant sa bibliothèque.

Le souvenir de M. Doyon sera donc toujours cultivé parmi nous; mais, moins heureux que les habitants d'Uriage, nous n'aurons pas la chance de conserver de lui une effigie aussi intéressante que celle qu'il nous est donné de contempler en ce moment. Aux médecins, et à ceux qui fréquentent cette station, elle rappellera tout ce qu'un homme de bonne volonté peut tirer d'un moyen d'être utile aussi puissant que la profession médicale. C'est donc un jour de fête aujourd'hui qui nous rassemble, pour saluer avec respect l'image d'un dévoué travailleur et consacrer sa mémoire sur le théâtre principal de sa vie laborieuse. Nous devons en remercier les organisateurs de cette cérémonie, et à leur tête le Docteur Thibierge, ainsi que nos confrères souscripteurs et les habitants d'Uriage. Ma dernière parole sera pour saluer les successeurs du Docteur Doyon, car nous savons que tous ils partagent son amour passionné pour la science et la profession médicale et qu'ils soutiendront dignement après lui la prospérité et l'honneur de sa chère station d'Uriage.



DISCOURS

de M. le Docteur AUBERT

Chirurgien-Major honoraire de l'Antiquaille



DISCOURS

de M. le Docteur AUBERT

Chirurgien-Major honoraire de l'Antiquaille

MESDAMES, MESSIEURS,

LES Docteurs Thibierge et Balzer vous ont exposé avec éloquence la belle carrière et les travaux du Docteur Doyon. Représentant ici l'Antiquaille, je dois vous parler plus spécialement des débuts de Doyon et des éléments de formation scientifique qu'il trouva à Lyon entre l'année 1848, où il fut reçu, le 20 novembre, interne des hôpitaux, et l'année 1858, où il vint s'établir à Uriage. Son nom, sur quatorze élèves, est à coup sûr le plus saillant de son concours, alors que les concours qui ont suivi devaient donner aux hôpitaux de Lyon plusieurs chefs de service : Berne, Gailleton et Delore en 1849, Dron en 1850, et Ollier en 1851.

A cette époque, on était reçu à l'internat après deux ans d'études médicales : il faut donc faire remonter le début des études de Doyon à l'année scolaire 1846-1847. A partir de 1851 Doyon fut interne à l'Hôtel-Dieu, chez Barrier, Bouchet, Valette, Desgranges, Teissier ; à la Charité, chez Bouchacourt ; à l'Antiquaille, chez Rodet, d'avril en octobre 1853. Retenons cette dernière date.

Baumes, le premier chirurgien de l'Antiquaille nommé au concours, si connu par ses travaux sur les dermatoses et les diathèses, avait fini son temps de service à la fin de 1842 ; Diday lui succéda, à la fin de 1848. Rodet vint ensuite et fut en exercice de 1855 à 1863. Doyon ne fut donc l'interne ni de Diday ni de Rollet. Diday, qui avait été interne de Dupuytren, célèbre, entre autres mérites, par son exactitude, se montrait surpris de l'*hyperexactitude* de Rodet, du temps et des soins qu'il consacrait à l'examen de ses malades, du souci de ses prescriptions. Doyon était donc là à bonne école. Du reste, Diday avait continué à professer et Doyon suivait ses cours. Rollet, lorsqu'il prit possession de son service le 1er janvier 1855, ne tarda pas non plus à enseigner, et Doyon, qui préparait son concours de l'Antiquaille, suivit naturellement cours et service.

La clinique de Rollet n'avait pas tardé à être le rendez-vous des syphiligraphes les plus réputés de la France et de l'Etranger. Ricord lui-même y venait le 10 février 1856. Il visita le service de Rollet, émerveillant l'assistance par la promptitude et la précision de son diagnostic. Le lendemain, sur la demande de Delore, faite au nom de la Jeunesse des Ecoles, il acceptait la proposition de Barrier de le remplacer dans sa chaire et tenait pendant deux heures l'auditoire sous le charme de sa parole.

Si j'évoque ces souvenirs, c'est pour rappeler dans quelle atmosphère de fièvre et de lutte s'agitaient, sur les graves questions de pathologie générale à l'ordre du jour de cette époque, les Académies et les générations médicales, et pour montrer quelle puissante empreinte devait en recevoir l'esprit jeune et ardent de Doyon.

Le 25 janvier 1858, Doyon concourait pour le majorat de l'Antiquaille avec Gailleton, Dron et Delore. Gailleton fut nommé, et Doyon, qui avait encore six ans à attendre avant le prochain concours, alla s'installer à Uriage. Des raisons de famille et la proximité de son lieu de naissance, Grenoble, l'y attirèrent.

Là, Doyon resta en relations amicales avec ses maîtres d'autrefois, et de sa collaboration avec Diday résultèrent plusieurs ouvrages sur l'Herpès, sur la Thérapeutique des Maladies de la peau,

dont il vous a été parlé. Acquérant à Uriage l'expérience clinique et se perfectionnant dans l'étude de la langue allemande, Doyon utilisait les loisirs que laisse la médecine des Eaux à voyager et à faire la connaissance personnelle du milieu dermatologique ; il traduisait livres, brochures et articles de journaux. C'est ainsi qu'il nous a fait connaître les travaux de toute l'Ecole Allemande.

Pour la création de ses *Annales de Dermatologie,* il fallait à Doyon la pensée qui crée, la volonté qui maintient, et, plus encore, l'atmosphère de sympathie qui groupe autour d'une œuvre de nombreux et éminents collaborateurs. Dès le début, cet appui fut acquis à Doyon et a toujours persisté. Il n'est pas de nom ayant quelque notoriété en dermatologie qui ne figure dans ces précieuses *Annales,* singulièrement agrandies et développées aujourd'hui. La part qu'il y prend est considérable : je ne sais s'il en est un seul numéro où l'on ne retrouve quelque article de lui.

Le *Lyon Médical* était fondé en 1869, et Doyon ne tardait pas à faire partie de son comité de rédaction qu'il présida plusieurs fois. A partir de 1894, il restait attaché à sa rédaction comme membre correspondant ; déjà avant, et plus encore après, si l'on y retrouve le nom de Doyon, c'est celui de son fils, professeur de Physiologie à la Faculté de Médecine de Lyon. C'était, on le voit, une forte génération médicale que celle de cette époque, qui avait l'amour de la médecine et savait l'inspirer à ses enfants : car à côté de Rodet et de Doyon il me faudrait citer Rollet, dont le fils est professeur à la Faculté de Médecine, et Delore, père d'un chirurgien de nos hôpitaux.

Au temps où Doyon vivait, je pensais, non sans quelque fierté, que de l'Ecole de Médecine de Lyon étaient sortis deux des hommes qui honorent le plus la science hydrologique et dont la renommée est européenne : Glenard, à Vichy, et Doyon, à Uriage.

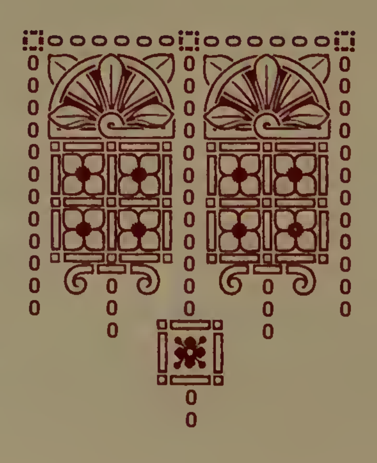
La connaissance de la langue allemande était pour Doyon bien désintéressée ; elle lui servait à appliquer aux eaux d'Uriage, avec la collaboration intelligente de M. de Saint-Ferriol, les progrès matériels et la bonne organisation des eaux allemandes ; elle consolidait sa réputation de dermatologiste et la vogue d'Uriage ; elle lui

servait peu comme accroissement de clientèle étrangère. Même au temps de Doyon, qui savait la langue et avait la connaissance personnelle des dermatologistes étrangers, je ne sache pas qu'il y ait eu à Uriage une clientèle allemande notable.

Doyon suivait avec un vif intérêt tous les progrès que l'évolution des diverses sciences apporte à l'hydrologie : la géologie, l'histoire naturelle, la chimie et la physique. Il avait vu tout près de lui, à Grenoble, Raoult formuler les lois qui portent son nom et qui sont applicables à ces solutions salines étendues que sont les eaux minérales ; il avait vu les études sur les gaz rares émanés des eaux : Argon, Hélium, Néon. La radio-activité n'a eu son plein épanouissement qu'après lui. Combien tout cela l'eût passionné!

J'ai eu maintes fois l'occasion de voir Doyon, soit lorsqu'il était mon voisin à Lyon, soit à Cannes, où il passait ses hivers. Je le trouvais devant sa large table de travail encombrée de livres, de brochures, de manuscrits et de notes, et la conversation roulait sur les confrères, qu'il appréciait avec la plus exquise bienveillance, et sur les œuvres, qu'il jugeait avec sagacité et compétence. Il m'est arrivé de le trouver aux prises avec un texte ardu dont il avait peine à déchiffrer le sens : les Allemands ne sont pas toujours clairs. Ceux qui avaient été en relations avec lui n'oubliaient pas la cordialité de son accueil.

Au milieu de ses occupations multiples, il revenait toujours à ses études favorites, et on pouvait lui appliquer le « *timeo virum unius libri* ». Il fut bien l'homme d'une seule pensée, et cette pensée fut pour la Dermatologie.



DISCOURS

de M. le Docteur TEULON-VALIO

Médecin consultant à Uriage



DISCOURS

de M. le Docteur TEULON-VALIO

Médecin consultant à Uriage

MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois aux anciennes et affectueuses relations qui unissaient nos deux familles l'honneur de prendre aujourd'hui la parole, au nom de mes confrères, pour dire quelle a été à Uriage l'œuvre de Doyon.

Pendant près de quarante années, il a été l'ami de mon père, qui, à ses côtés, collaborait avec honneur à la tâche commune, sans que jamais le plus léger nuage vienne troubler l'union étroite de deux médecins qu'une égale conscience et une probité professionnelle incomparable avaient rapprochés dans un même sentiment de confiance et d'estime.

Un jour vint où mon père, frappé par un mal inexorable, comprit que le meilleur des appuis allait manquer à son fils. L'amitié de Doyon devint alors, soudain, plus active encore et plus agissante. Il m'appela constamment avec lui au chevet de ses malades, il me

prodigua sans compter des preuves nouvelles de sa confiance, donnant ainsi à son ami cette précieuse certitude qu'une aide puissante me venait, qui ne faillirait pas. Et l'aide qu'il m'apporta fut si fidèle et si féconde, qu'elle a survécu à lui-même.

C'est donc une lourde dette de reconnaissance que j'acquitte aujourd'hui envers lui.

La carrière médicale de Doyon fut une des plus belles qui se puisse voir. Elle se déroula tout entière dans cette charmante Station d'Uriage, qu'il avait vu presque naître, et dont il pouvait, à juste titre, considérer l'étonnante prospérité comme son œuvre.

Ses brillants succès, sa renommée mondiale, ne furent point pour Doyon le résultat d'un de ces coups heureux de la destinée qui élèvent d'un seul élan un médecin au faîte de la réputation. Il les conquit de haute lutte, au prix d'un long et patient effort. Ils furent la juste récompense, le légitime salaire d'un travail de chaque jour, mis au service d'une vaste intelligence.

C'était vraiment une belle et grande figure médicale que celle de l'homme dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. La Nature avait été prodigue pour Doyon : elle l'avait comblé de dons exceptionnels, qui l'aidèrent dans sa tâche et rendirent sa route plus facile. L'époque même de sa naissance ne fut pas, sans doute, sans influence sur sa carrière. Cette heure était unique pour ceux qu'animait, comme lui, l'esprit de curiosité scientifique. La science venait de prendre un magnifique essor. Les travaux de l'immortel Pasteur allaient révéler aux hommes l'existence d'un monde nouveau, celui des infiniment petits. Les bornes des connaissances humaines s'élargissaient soudain. Les grandes découvertes étaient prochaines. La science apparaissait comme une religion nouvelle. Doyon s'y donna tout entier. Il acquit ainsi dès les premiers pas, et conserva jusqu'à sa dernière heure, cette qualité essentielle chez un médecin vraiment digne de ce nom : l'amour de sa profession, la foi dans sa haute mission. Et ce culte du devoir professionnel, il le poussa parfois, — j'y reviendrai tout à l'heure, — jusqu'à l'oubli de lui-même.

Tous ceux qui, au cours de sa longue carrière, ont eu l'honneur de le connaître et de l'approcher n'ont pas oublié cette intéressante silhouette de médecin. De grande taille, large d'épaules, portant haut la tête, Doyon donnait tout d'abord une impression de force et de vigueur. Le poids des années n'avait pu parvenir à courber son front. Son visage reflétait une âme droite et fière. Le front vaste, l'œil vif derrière le binocle, le regard tour à tour voilé et assuré, la fermeté des lèvres minces, le menton volontaire, donnaient à sa physionomie, peut-être un peu sévère, une expression d'intelligence et d'énergie. Cette sévérité n'était qu'une apparence; car son accueil était simple et charmant, toujours plein de cordialité; et l'on était bien vite séduit et subjugué par cet esprit supérieur qui possédait des qualités tout à fait rares, faites à la fois de finesse et de puissance. Il imposait son empreinte par la force de sa parole, la sûreté de son jugement, la richesse de sa large culture intellectuelle. De caractère gai et enjoué, il eut cette rare fortune de savoir vieillir sans amertume et sans pessimisme.

Doyon estimait, avec raison, que les médecins s'honorent eux-mêmes en donnant entre eux l'exemple de la considération réciproque. Il observait avec la plus scrupuleuse conscience le respect des droits et la pratique des devoirs de la confraternité médicale.

Il professait une déontologie large et tolérante pour les autres, stricte et rigoureuse pour lui-même.

On a dit tout à l'heure quelle forte éducation professionnelle il avait acquise au contact des Maîtres de l'Ecole Lyonnaise. Esprit curieux, toujours en éveil, il ne cessa jamais d'accumuler durant toute sa vie de nouvelles connaissances : jusqu'à sa mort, il fréquentait assidûment les hôpitaux et les cliniques, prenait des notes comme un simple étudiant, enrichissait sans relâche son patrimoine scientifique d'observations et de documents, se tenant constamment au courant des progrès obtenus dans toutes les branches de la Médecine.

Une culture médicale si exceptionnelle ne pouvait donner dans la pratique que des résultats remarquables. Doyon fut, en

effet, un praticien de la plus rare valeur. Ses confrères, qui dans des circonstances difficiles réclamaient de lui l'appui de sa haute compétence, gardent le souvenir de son sens clinique exceptionnel.

Une expérience de cinquante années faisait de lui un Maître de l'hydrologie française. Il connaissait merveilleusement nos Eaux Minérales, si différentes dans leurs effets suivant leur mode d'application, et il excellait à diriger leur action thérapeutique. Il apporta aux propriétaires et aux administrateurs d'Uriage l'aide la plus éclairée pour l'organisation médicale de l'Etablissement Thermal. Il fut le collaborateur de tous les instants du Comte Louis de Saint-Ferriol, à qui nous devons aujourd'hui rendre hommage pour la si large part qui lui revient dans le développement de notre Station.

Doyon était aimé de ses malades, qui, riches ou pauvres, trouvaient auprès de lui un inlassable dévouement, un rare désintéressement. Il savait trouver les paroles qui ranimaient leur courage. Il exerçait sur eux une suggestion bienfaisante, qualité précieuse du médecin.

Il prenait le plus grand soin de cacher sa sensibilité et dissimulait, sous une apparente brusquerie, la plus extrême bonté. Il sut mériter la reconnaissance des humbles malades qui peuplent chaque année notre Hôpital Thermal, dont il était le médecin. Il était heureux de prodiguer aux pauvres les trésors de sa science, le réconfort de ses encouragements, donnant ainsi une nouvelle preuve de la bonté de son cœur et de l'élévation de son esprit.

Comme tous ceux dont le savoir est grand, Doyon professait une thérapeutique éclairée, mais extrêmement prudente. Il savait, mieux que tout autre, quelles lourdes responsabilités pèsent parfois sur la conscience d'un médecin, et j'ai été bien souvent le témoin des préoccupations qui l'assaillaient quand le cas était grave. Il comptait alors pour rien ses soins et sa peine.

Nous avions un jour examiné ensemble, dans un hôtel éloigné de l'Etablissement Thermal, un enfant gravement atteint. Nous avions longuement discuté la dose d'un médicament qui devait être donné à quatre heures du matin. Dans la nuit, Doyon, songeant

à son petit malade, estima que la dose était peut-être un peu trop élevée : ce vieillard de quatre-vingts ans, déjà atteint du mal qui devait l'emporter, se leva aussitôt, et, sous une pluie froide de septembre, se rendit au chevet de l'enfant pour donner des instructions nouvelles.

Cette prudence scrupuleuse, poussée à l'extrême quand il s'agissait de la santé des autres, il l'ignorait entièrement pour lui-même. A la fin de sa carrière, nous l'avons tous vu, au cours d'une fièvre grave ayant duré plusieurs semaines, malgré la plus extrême faiblesse, le cerveau seul restant intact, refuser de déserter son poste de devoir. Du matin au soir, assis à sa table de travail, se raidissant contre la souffrance, il continua stoïquement à recevoir ses malades, dispensant à tous son dévouement et ses soins. De tels exemples honorent notre profession.

Telle était la belle figure de médecin que j'ai essayé d'évoquer bien imparfaitement devant vous. On a dit tout à l'heure que l'importance de ses titres scientifiques ne le cédait en rien à ses qualités de praticien. Les ouvrages qu'il écrivit avec Diday, les traductions et les annotations qu'il publia en collaboration avec le Docteur Besnier ou le Professeur Spilmann, des œuvres des Maîtres étrangers, tels que Hebra, Kaposi, Auspitz, Finger, Weber, et la fondation des *Annales de Dermatologie* qui demeurent aujourd'hui le principal organe de cette spécialité, avaient fait de lui un des grands Dermatologistes français. La participation à cette cérémonie des médecins éminents qui honorent aujourd'hui la science dermatologique dit éloquemment de quelle considération il était entouré parmi les Maîtres de notre célèbre Ecole de Saint-Louis.

La présence d'un homme d'une si exceptionnelle valeur à la tête d'une Station Thermale ne pouvait être que fertile en résultats. Un médecin distingué, le Docteur Gerdy, avait, le premier, fait connaître par d'intéressantes publications la richesse et l'efficacité de nos Eaux. Mais il est juste d'attribuer à Doyon la part la plus féconde dans le développement de notre Station. Son nom et celui d'Uriage étaient devenus indissolublement liés dans l'esprit des médecins du monde entier. La réputation de la ville

d'eaux grandit en même temps que sa renommée de savant et de praticien. Chacun de ses travaux, chacun des honneurs justement mérités qui vinrent à lui, jetèrent sur nos Thermes un lustre plus grand et une notoriété nouvelle. Dans son livre *Uriage et ses Eaux Minérales*, auquel il serait impossible d'ajouter aujourd'hui un chapitre, il avait fixé avec la plus scrupuleuse conscience les indications de nos Eaux. On savait quel crédit devait être accordé à l'homme dont on connaissait la haute probité scientifique et morale. Que de forces demeurent inutilisées pour n'avoir pas rencontré celui qui eût pu les étudier et les faire connaître ! Notre Station eut l'heureuse fortune, alors qu'elle revenait au jour, d'avoir à sa tête celui dont l'effort soutenu pendant un demi-siècle devait la conduire au rang privilégié qu'elle occupe aujourd'hui parmi les Villes d'Eaux françaises.

Je termine, Messieurs. Doyon aimait passionnément Uriage pour lequel il avait tant fait, qu'il avait vu grandir et prospérer. Il eut la douceur d'y terminer sa belle vie, chargé d'années, entouré du respect et de la reconnaissance de tous, dans l'intégrale possession de son activité cérébrale : de l'âge mûr à la vieillesse, il ne connut pas le déclin.

Doyon était croyant. Il pratiquait discrètement, mais avec conviction, prouvant une fois de plus que la science et la religion, ces deux grands domaines de la pensée humaine, sont accessibles aux mêmes esprits, suprême ressource pour ceux qui souffrent dans leur âme ou dans leur corps. J'imagine qu'il avait dû demander à la Providence, comme récompense de sa belle vie, qu'elle lui accordât une belle mort. Elle fut telle que ce grand lutteur eût pu la souhaiter. A son dernier jour, il avait reçu encore ses malades, montrant à tous un visage qui ne pouvait laisser prévoir une fin prochaine. Dans la nuit, il m'appela auprès de lui. Il avait été pris soudainement de troubles cardiaques, dont il avait compris aussitôt l'extrême gravité. Réunissant ses forces défaillantes, il se fit conduire une dernière fois à son cabinet de médecin et s'assit à sa table de travail. C'est là qu'il voulait mourir. C'est là qu'il vit venir l'heure suprême... Mais il avait acquis le droit de la regarder sans faiblir. Il promena une dernière fois son regard sur les objets

familiers qui avaient été si longtemps les témoins muets de son grand labeur, et il expira... « Mort au champ d'honneur ! » pourrais-je dire, et c'est la plus noble fin que puisse rêver un médecin. Oui, mort au champ d'honneur ! Mais il pouvait compter avec orgueil les victoires remportées sur la maladie et sur la souffrance !...

Son fils, médecin lui aussi, qui continue si noblement les traditions paternelles, gardera comme moi pieusement, de cette heure, malgré les déchirements de son cœur, une impression ineffaçable de majesté et de grandeur.

Tel fut le couronnement d'une belle existence qui peut être donnée en exemple à ceux qui entrent dans la carrière.

Au nom de mes confrères d'Uriage, au nom des médecins de ce beau Dauphiné, qui fut pour lui une petite patrie, j'apporte aujourd'hui à Doyon l'hommage de notre admiration et de notre fidèle souvenir.



DISCOURS

de M. GUICHARD

Maire de Saint-Martin-d'Uriage



DISCOURS

de M. GUICHARD

Maire de Saint-Martin-d'Uriage.

MESDAMES, MESSIEURS,

JE viens, au nom de la commune que j'ai l'honneur d'administrer, exprimer ses profonds sentiments de reconnaissance envers l'homme éminent qui a consacré presque toute sa vie à la prospérité de la Station d'Uriage.

Le Docteur Doyon, par son mérite professionnel, ses travaux et ses hautes relations, a fait connaître et fréquenter Uriage : il est au premier rang de ceux qui ont établi sa renommée.

En rappelant très sommairement ce que le Docteur Doyon a fait pour Uriage, je ne puis empêcher ma pensée de se reporter sur un autre homme qui a rendu de grands services à ce pays : le Comte Louis de Saint-Ferriol, véritable créateur de l'Etablissement Thermal d'Uriage. Héritier de la Marquise de Gautheron, sa tante, il trouva l'œuvre à peine ébauchée. Il y employa tout son temps et sut, grâce à son esprit d'initiative, à sa persévérance et à ses remarquables qualités d'organisateur, triompher

de tous les obstacles et faire d'Uriage une Station prospère et recherchée. Il eut toutefois la bonne fortune de rencontrer chez le Docteur Doyon un collaborateur précieux et un ami dont les conseils éclairés lui furent des plus utiles, j'allais dire indispensables.

La commune conservera précieusement la mémoire de ces deux hommes, qu'elle ne saurait séparer dans l'expression de ses sentiments de gratitude.

Louis de Saint-Ferriol et Doyon, c'est le passé d'Uriage, un passé de grand mérite. Mais il me sera bien permis de dire que leurs continuateurs, et tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent actuellement des choses d'Uriage, loin de laisser péricliter leur œuvre ont marché résolument dans la voie des améliorations et du progrès, préparant ainsi à la Station un avenir que l'on peut entrevoir comme prochain et qui la trouvera encore plus grande et plus belle.

Je me permets d'adresser mes félicitations au Président et aux Membres du Comité d'Organisation de ce beau monument, à l'artiste distingué, M. Marqueste, qui a si heureusement reproduit les traits du Docteur Doyon, et à tous ceux ayant contribué à l'érection de ce monument qui perpétuera le souvenir que nous honorons.



DISCOURS

de M. BUISSON

Fermier Général des Eaux d'Uriage



DISCOURS

de M. BUISSON

Fermier Général des Eaux d'Uriage

MESDAMES, MESSIEURS,

CE n'est pas sans une réelle émotion que j'ose venir prendre la parole après la voix si autorisée des orateurs que vous venez d'entendre ; mais j'éprouve une vraie joie d'avoir été choisi par le Comité pour parler ici au nom d'Uriage.

Tout ce qui peut être dit sur un homme tel que le Docteur Doyon l'a été déjà en cette cérémonie. Mais c'est ce que pense Uriage que je voudrais vous dire. La tâche est difficile et bien au-dessus de mes faibles moyens. C'est donc avec mon cœur que je dois, que je veux parler.

Celui dont nous honorons la mémoire ne pouvait avoir une place mieux choisie que celle-ci pour perpétuer son souvenir, car il ne compte que des amis dans ce pays auquel il a consacré sa vie tout entière.

Deux hommes se sont partagé le soin de faire Uriage

tel que vous le voyez : M. le Comte Louis de Saint-Ferriol et le Docteur Doyon. Et si leur œuvre, quoique ancienne déjà, a supporté allègrement le poids des ans, c'est qu'elle fut conçue et exécutée par deux esprits éclairés, deux véritables précurseurs unis dans une même pensée, qui surent admirablement se diviser la besogne ardue d'une telle création. C'est ainsi qu'Uriage Thermal fut et est l'œuvre du Docteur Doyon.

Sa mémoire nous est chère, parce qu'il a consacré à la Station sa science indiscutable et indiscutée. Pour nous, Uriageois, il fit plus et mieux : il nous donna son cœur.

Voyez-nous tous autour de ce monument et vous jugerez si ce que je vous dis n'est pas l'exacte vérité. Nous étions sa grande famille d'Uriage ; nul, parmi nous, ne pouvait avoir un ennui, une maladie, sans que notre cher Docteur le sache et vienne nous apporter le secours de sa grande science et de son amitié.

Sa porte était ouverte à nous tous et dès qu'une souffrance lui était indiquée il quittait tout pour apporter ses soins.

Le remercier, il n'y fallait pas songer. — « Pourquoi ? nous disait-il, je ne fais que mon devoir. Vous n'avez pas le temps d'être malades ; à moi donc de vous soulager, si je le puis. »

Voilà l'homme dont nous chérissons la mémoire. Bon aux humbles, compatissant aux malheureux, et qui, sous un aspect rude, cachait un cœur d'or. Oui, cachait, et si bien que nul ne connaissait son œuvre philantropique, si ce n'est les pauvres.

Combien sont rares ceux qui ont su avec quelle joie il créait la Caisse des Indigents, qui, aujourd'hui, permet de continuer son œuvre d'assistance.

Le savais-je moi-même ? Non, et il a fallu qu'un jour je sois le Fermier d'Uriage pour que je l'apprenne en en devenant le gardien.

Oui, Cher Regretté, si, par delà la vie, vous pouvez voir Uriage, vous devez être heureux, car vous n'avez laissé parmi nous que des amis qui honorent votre mémoire.

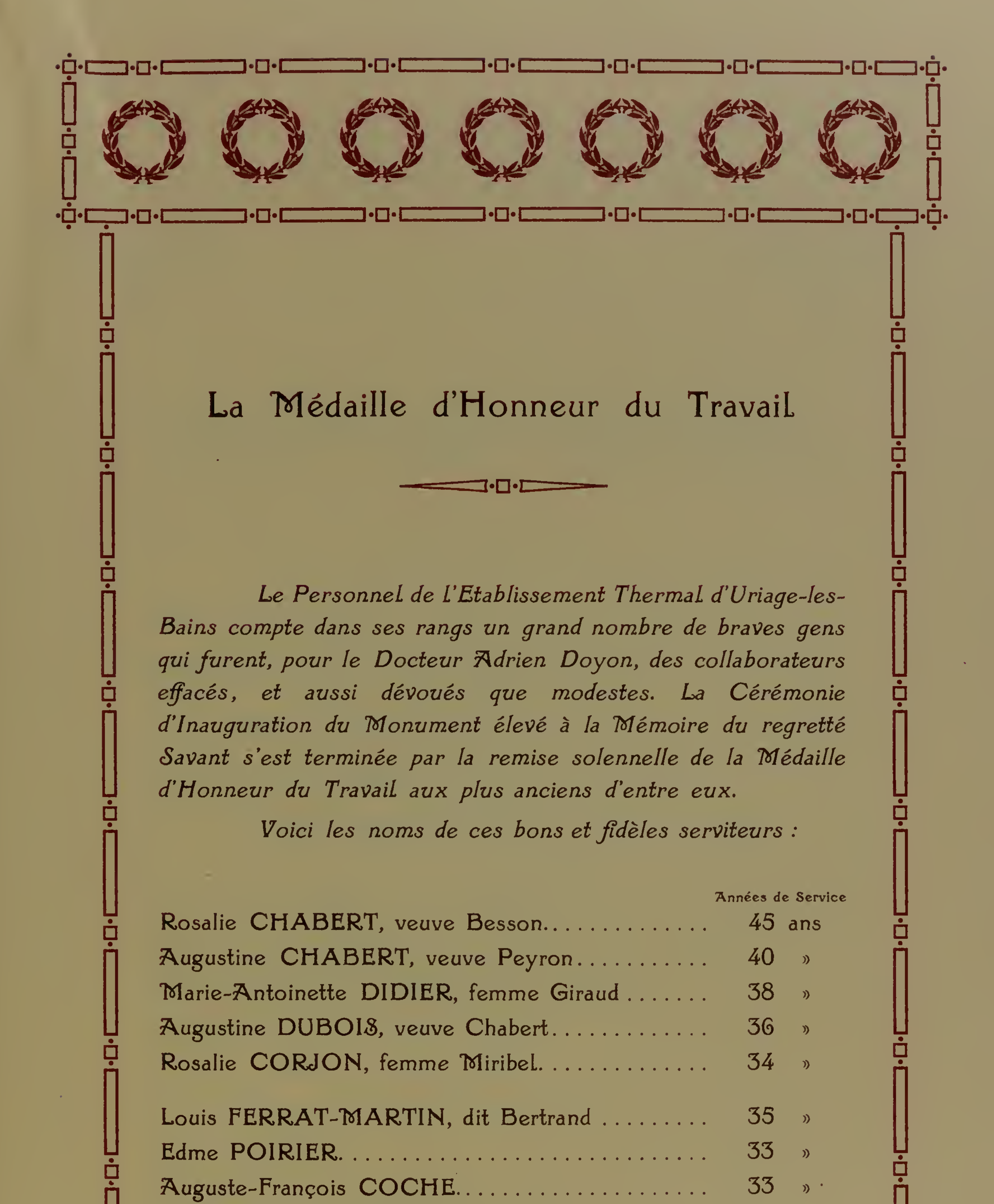
Et quand, au début de ces paroles, je disais éprouver une vraie joie à avoir été choisi pour parler au nom d'Uriage, c'est que, moi aussi, je suis son œuvre. C'est Doyon qui, du modeste locataire, a fait le Fermier de cette Station ; lui encore qui, sans que je le sache, était le trait d'union entre la Société d'Uriage et moi. Mais la mort est venue qui a fermé pour toujours ces yeux clairvoyants, qui a anéanti cette vaste intelligence, et je me suis trouvé seul et isolé dans cette Station dont il était l'âme.

Je n'ai donc pu faire ce qu'il voulait et qui eût été accompli, lui présent. Mais son œuvre est de celles qui survivent, et d'autres, plus heureux, la mettront certainement à exécution.

Je vous ai dit, Mesdames, Messieurs, ce que tous les Uriageois pensent, j'ai dit ce que je pense moi-même, et je termine en vous remerciant tous de nous donner la garde de ce monument.

Le Docteur Doyon est ici chez lui, au milieu des siens. Nous sommes fiers de l'honneur que vous nous faites et nous en serons dignes, toujours!





La Médaille d'Honneur du Travail

Le Personnel de l'Etablissement Thermal d'Uriage-les-Bains compte dans ses rangs un grand nombre de braves gens qui furent, pour le Docteur Adrien Doyon, des collaborateurs effacés, et aussi dévoués que modestes. La Cérémonie d'Inauguration du Monument élevé à la Mémoire du regretté Savant s'est terminée par la remise solennelle de la Médaille d'Honneur du Travail aux plus anciens d'entre eux.

Voici les noms de ces bons et fidèles serviteurs :

	Années de Service
Rosalie CHABERT, veuve Besson	45 ans
Augustine CHABERT, veuve Peyron	40 »
Marie-Antoinette DIDIER, femme Giraud	38 »
Augustine DUBOIS, veuve Chabert	36 »
Rosalie CORJON, femme Miribel	34 »
Louis FERRAT-MARTIN, dit Bertrand	35 »
Edme POIRIER	33 »
Auguste-François COCHE	33 »
Jean-Antoine COCHE	33 »
Victor AIJET-FAUGE	33 »
Jean DAUPHIN	32 »

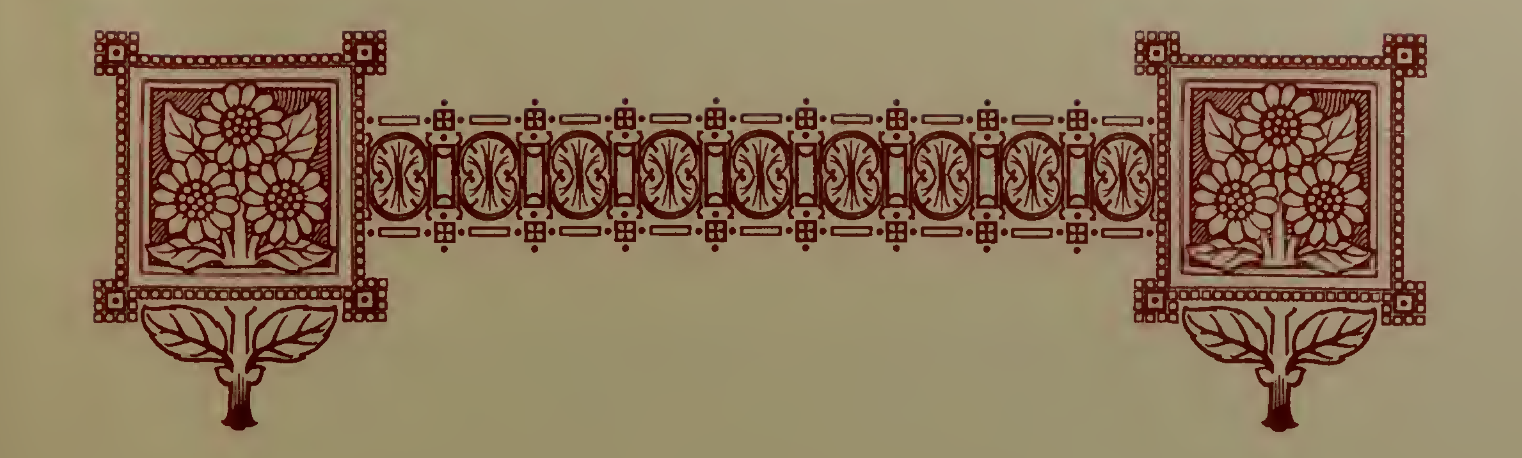
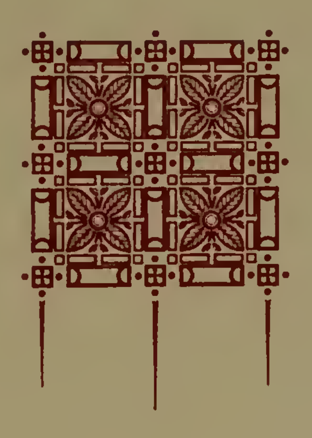


TABLE DES MATIÈRES





ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE 4 NOVEMBRE 1912, A AIX-LES-BAINS, DANS LES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE DES ALPES, SUR LES PRESSES DE MARIE FRINZINE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, PIERRE RIVES ÉTANT DIRECTEUR GÉNÉRAL; M. AUNIAC, PROTE; C. BERTHON, METTEUR EN PAGES; A. SOLLE, CONDUCTEUR. □ □ □

MARIE ▫ ▫
FRINZINE
Imprimeur-Editeur

IMPRIMERIE
▪ DES ALPES ▪
AIX-LES-BAINS